

VALÉRIE DUPONCHELLE
@VDuponchelle
ENVOYÉE SPÉCIALE A SHANGHAI ET A PÉKIN

Il y a, depuis plus de dix ans, une ruée des collectionneurs et des découvreurs occidentaux dans les studios des artistes chinois. Assouffis de peinture et de renouveau, les premiers visiteurs y allaient par petits groupes guidés, décrochait, les yeux ronds, les usines chinoises que pouvaient être les ateliers incroyablement prolifiques de Yue Minjun à Pékin, l'homme qui sourit de toutes ses dents face à l'histoire, ou de Zhang Huan à Shanghai, sculpteur et peintre musclé comme un judoka, dialecticien moqueur qui sait mater un public occidental. En dix ans, la géographie de l'art en Chine a déjà changé. Les ateliers aussi qui reflètent un vrai bond en avant, la confirmation de certains qui ont survécu à l'effet de mode, l'apparition de nouveaux tempéraments qui ont d'autres préoccupations que la critique sociale peinte par Fang Lijun, la dissidence politique affichée par Ai Weiwei ou la nostalgie aigüe de Zhang Xiaogang, le peintre au fil rouge né en 1958 dans le Yunnan.

Le contre-exemple le plus frappant est le tout jeune Hao Liang, né en 1983 à Chengdu, métaphoriquement appelée la « ville des hibiscus » et la capitale de la province du Sichuan. Droit et net comme un étudiant d'Oxbridge, il reçoit comme un professeur dans son superbe studio design de Pékin, espace sobre et blanc à la new-yorkaise dans un îlot de bâtiments ultratemporaires en briques claires dont les murs ondulent comme une sculpture. Pas de discours revendicatif et acide sur la Chine maoïste et sa loi implacable de la communauté sous dogme. Pas de « China bashing » implicite et rétroactif comme souvent chez les artistes de la première génération qui ont dû parfois peindre en se cachant dans des caves. Une revendication sans complexe du patrimoine chinois, au plus millénaire.

Hao Liang peint, seul, sur soie selon la tradition des grands peintres d'encre, utilisant sa main virtuose et son amour de la discipline pour raconter, en demi-teintes suaves comme un jardin de pierre, la beauté de sa terre natale et les aliés qui la menacent : consommation effrénée et vulgaire, sacage des paysages et oubli de la beauté ancestrale. Fier comme un paon, coupe à la Du Guesclin, il incarne parfaitement ce « Bentu », ce goût ancré pour la « terre natale », justement le titre de l'exposition temporaire à la Fondation Vuitton. « Ce concept dialectique qui mêle redécouverte critique de l'identité propre et processus d'universalisme est au centre des réflexions des artistes, des critiques et des chercheurs en Chine aujourd'hui », soulignent les deux commissaires de « Bentu », Laurence Bossé et Phil Tinari, par ailleurs directeur artistique de l'Ullens Center for Contemporary Art (UCCA) de Pékin.

« Pas de « China bashing » implicite et rétroactif comme souvent chez les artistes de la première génération qui ont dû parfois peindre en se cachant dans des caves »

Devant sa longue table parfaitement rangée sur laquelle le jeune peintre se penche en acrobate, les pinceaux alignés et les coupelles de pigments font déjà un tableau. Tout a sa place et crée une harmonie. On comprend que Suzanne Pagé, directrice artistique de la Fondation Vuitton, soit tombée sous le charme de ce jeune phénomène, érudit jusqu'à l'obsession, sans grands égards pour nos temps contemporains qui se démodent comme des gadgets. Avant de dévoiler son merveilleux rouleau de 13 m sur soie qui commence dans les roseaux et finit dans une grande roue à la Euro Disney (*The Virtuoso Being*, 2015), Hao Liang fait un petit cours sur ses maîtres aux Occidentaux ignorants. Il cite Kang Youwei (1858-1927), lettré, calligraphe, géographe et théoricien politique de la dynastie Qing, « qui revint du Louvre frappé par l'œuvre de David et qui voulait révolutionner l'art traditionnel chinois pour qu'il serve mieux à la société ». Hao Liang a fait des recherches au Musée Guimet à Paris sur la peinture traditionnelle chinoise, « partie constitutive de son œuvre personnelle » et soumission à l'histoire de l'art que ne renierait pas un Ronan Barrot ou un Guillaume Bresson, la relève de nos peintres.

Chez les artistes de la Chine nouvelle



Hao Liang en pleine création dans son atelier pékinois. GE NING/FONDATION LOUIS VUITTON

ARTS De Pékin à Shanghai, l'histoire de l'art s'est accélérée. En témoignent les studios des peintres et sculpteurs qui, déjà, quittent le modèle géant de leurs aînés.

pitaine puise directement dans les médias contemporains, jeux vidéo, sites de rencontre (*Strangers*, 2015-2016), films publicitaires et autres avatars scintillants, pour restituer l'atmosphère de la Chine en mouvement, sa hyperactivité, sa soif d'un décadence, son patrimoine au profit d'un capitalisme vorace (*RMB City*). En attendant la démolition de ce lieu lourd de passé et d'atmosphère, elle a investi un ancien cinéma de Pékin des années 1960 - « *L'art et la littérature sont le flambeau pour l'esprit national* », dit le vieux slogan progressiste qui encadre les portes molles du sas -, dans lequel sa petite équipe d'assistants œuvre en silence, comme les majordomes sans âge des films muets. Assise sous l'architecture en étoile, elle pilote fermement la conférence de puis l'écran de son ordinateur. Dans le noir de la grande salle souterraine, elle dévoile une de ses maquettes, à première vue si modeste, qui est devenue un « lieu de tournage » et que sa caméra a transformée en immeubles, pièces et paysages grandeur nature.

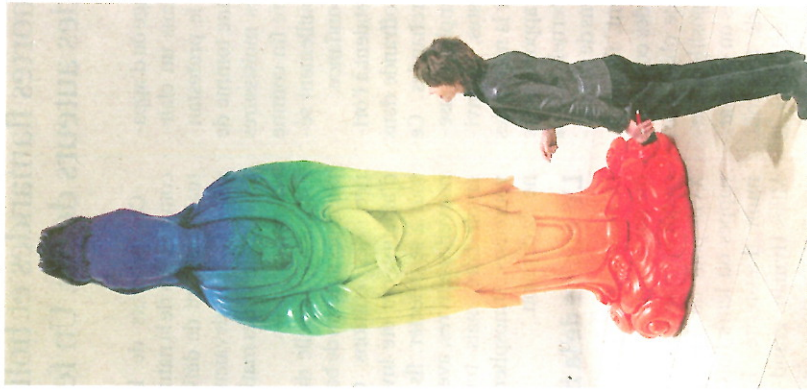
À côté, le studio de Liu Wei, 44 ans, plasticien adoré des biennales, de Lyon à Sharjah, paraît être un formidable retour en arrière. Dans son quartier dévasté de Pékin que les bulldozers ont réduit à une plaine de gravats, il a créé un hutong postmoderne où des salles mal chauffées abritent une ribambelle de petites mains qui peignent, découpent, cousent, soudent pour mettre en forme ses idées soucoupées dans des piles de livres, architectures aveugles, ruines en papier alimentaire pour chiens. Chic comme un architecte en mission, il est visionnaire et abscons, effarouché et rétif à l'interview contradictoire à la française. Plus loin, à une bonne heure de Shanghai, Zhang Huan, 50 ans, fait déjà figure d'ancien. Grand favori de l'Exposition universelle de 2010, il en a profité pour accélérer son retour aux sources, bouddhisme compris. Et a transformé son ancienne usine métallurgique en atelier gigantesque mais vert, avec jardins traditionnels et singes en cage. Un bon résumé des hommes et de leur vie, dit-il. ■

La Fondation Vuitton en ombres chinoises

L'art de l'accrochage ne faiblit pas, permet de relier naturellement les œuvres chinoises de la collection de la Fondation Vuitton et « Bentu », l'exposition temporaire de la génération montante, organisée en collaboration avec l'Ullens Center for Contemporary Art (UCCA), le musée privé du baron Guy Ullens inauguré en 2007 à Pékin.

Un fil rouge juste et subtil

Il est toujours difficile d'exposer comme un tout l'art contemporain chinois, tant les personnalités sont fortes, l'étendue du pays déconcertante et sa soif de conquête culturelle intense. Même le temps des artistes semble s'y accélérer, rendant caduc le cliché d'hier. Il faut donc un fil rouge juste et subtil pour donner une cohérence à cette famille très nombreuse. Au-delà des polémiques, Ai Weiwei est le point de départ de cette longue marche. Tree, son arbre reconstruit à partir d'arbres morts selon la technique de construction des temples, est le géant de la galerie 10/11 qui s'ouvre sur le ciel de Paris. Seul, il a peut-être plus de poids sculptural que les huit fantômes qui accueillent le public de la Royal Academy à Londres, groupe « *peufeng shui* », selon l'artiste chinois Yang Jiechang. Plus spectaculaire encore, les *Chingante Bras de Bouddha*, version gigantesque et mystique du *Porte-Boutelles de Marcel Duchamp* par Huang Yong Ping, l'artiste qui va faire son « Monumenta » au Grand Palais en mai. Les bras couleur terre cuite ont la volupté des statues Gandhara et mettent en avant tous



ARTISTES À SUIVRE



YANG FUDONG

C'est en rêvant d'Antonioni à travers les rares livres arrivés en Chine que cet artiste de Shanghai, né à Pékin en 1971, a composé son monde. En attendant de revoir, à partir d'avril, *Seven Intellectuals in Bamboo Forest*, le voit avec son glamour lent, ses belles hauteines aux mains de soie, ses couleurs saturées de cartes postales. Peu disert, Yang Fudong est déjà une référence très établie.



XU QU

Petit et nerveux comme Kitano, cet artiste, né à Nanjing en 1971, a travaillé aux côtés du plasticien suisse, John M Armleder. Sa *Currency Wars* zoome sur les devises et souligne le rapport devant entre art et argent. Chaque billet devient un portique à double face où la peinture par scotch crée de minireliefs. Un jeune que soutiennent l'« *art advisor* » Jean-Marc Decrop à Hongkong et la galeriste Almine Rech en Europe.



QIU ZHIJIE

Né à Zhangzhou (province du Fujian) en 1969, ce peintre muraliste qui travaille entre Pékin et Canton a déjà conquis toutes les biennales par ses cartes imaginaires, de Venise à Sao Paulo et Sydney. Il livre ici six panneaux,